



François Boddaert

Vélimir Khlebnikov

Revue Europe n° 978 (octobre 2010)

Sous la houlette de Jean-Baptiste Para et de Jean-Claude Lanne, *Europe* consacre près de 270 pages à l'inclassable écrivain russe Vélimir Khlebnikov, né en 1885 et mort d'épuisement en 1922. Moins célèbre ici que Maïakovski, Pasternak ou Akhmatova, il n'en est pas moins aussi important qu'eux – sinon plus par l'ampleur de son ambition à embrasser le monde dans son infinie diversité (il est passionné par les mathématiques, la linguistique, la mythologie...), par sa participation primordiale à l'invention du langage métalogue, la *Zaoum*, fondé sur l'organisation sonore des mots, ou par sa vie fébrilement et tragiquement vouée à la littérature. N'étaient les lettres et poèmes de Khlebnikov, quelques photographies et dessins émouvants, cet ensemble propose des textes presque tous éclairants et variés qui permettent de mieux cerner l'œuvre et la personnalité complexes du « futurien ».

Il faudrait citer tous les auteurs présents (notamment Jean-Claude Lanne, ou Jean-Philippe Jaccard sur le « *devenirianisme* », pour la partie « française »). Mais nous retiendrons premièrement les textes de ses amis et contemporains, pour ce qu'ils esquissent les contours d'un portrait amical et fervent d'une personnalité complexe, finalement assez insaisissable : Roman Jakobson (pour des extraits de ses *Mémoires* sur les débuts littéraires de Khlebnikov et le fourmillement intellectuel de l'époque), Iouri Tynianov (l'un des fondateurs du formalisme russe et qui rédige là une remarquable initiation à la poétique khlebnikovienne : « *L'écriture de Khlebnikov ressemblait effectivement à la poussière qui tombe des ailes d'un papillon* » !), le peintre Vladimir Tatline (il porta à la scène *Zanguezi*) ou encore l'approche psychologique de V.I. Anfimov, médecin à l'hôpital psychiatrique de la région de Kharkov, où Khlebnikov s'était réfugié à l'arrivée des troupes de Denikine, dans l'hiver 1919. Son témoignage chaleureux et précis dresse un portrait saisissant du SDF majeur de la poésie russe de l'Avant-garde, qui perdait sans cesse ses manuscrits : « *Il a, note-t-il, toujours accompli son programme, il a « erré et chanté », envahi par ses étranges rêveries. Apparemment, l'œuvre la plus importante de sa vie consistait à ses yeux en ces calculs mystiques qu'il avait commencés en 1905.* » Anfimov compare alors assez justement son « patient » avec cet autre rêveur magique : Gérard de Nerval...

Mais l'essentiel reste l'œuvre de Vélimir Khlebnikov ! L'auteur de *Zanguezi* (Flammarion, 1996, traduit et présenté par J-C. Lanne) est parfaitement « illustré » dans ce numéro d'*Europe* : lettres, pensées et poèmes traduits par Yvan Mignot et Jean-Baptiste Para. Le choix de lettres, d'abord – chacune remarquablement présentée et mise en respect : missives théoriques, intimes (celle sur la mort d'Elena Gouro, admirable de compassion et de sincérité : « *J'éprouve une mort spirituelle...* »), d'une drôlerie que les enjeux esthétiques subliment (à Marinetti, par exemple : « *Incapable bavard ! (...) Vous êtes un coquin et un fripon* »), ou encore les lettres des années 21-22 qui posent les questions essentielles de l'art dans les périodes révolutionnaires, quand la

réalité terrible de la guerre civile s'affronte aux utopies : « *Il est temps d'ôter ses illusions au dragon...* »). On lit dans cette correspondance une extrême nervosité intellectuelle et mentale, une souffrance psychique qu'accroît la clairvoyance en toute chose, la difficulté d'être d'un homme errant que le travail poétique acharné apaise par moments.

Quant aux poèmes, il n'est que de lire « *Ruisseau d'eau froide...* » et « *Le président de la tchéka* » pour se convaincre de la grandeur de Vélimir Khlebnikov, à la fois continuateur de Pouckhine par l'ambition (dans ses longs poèmes) d'ériger une épopée russe fondatrice où l'âme slave se dévoile dans ses drames en s'élevant vers l'espoir mystique d'un monde apaisé (il se voulait « *poète-prophète* » et « *créateur de paroles* »), et moderne avec ferveur par l'entrechoquement des images, le rythme volontairement boiteux, l'affrontement de la trivialité et du sublime – Khlebnikov, qui se définit ainsi dans son grand poème « iranien », « *Le Tyran sans T* » : « *moi je suis le petit dieu du verbe* »...

Quant à lui, le Néron aux yeux bleus
 Qui terrorisait le monde ancien et soumettait au supplice
 de ses interrogatoires les citoyens ventripotents,
 Leur infligeant les tortures exquises de son regard étincelant et bleu,
 Il répandait sur le sol
 Les boucles d'or de son grand front –
 Il se réduisait jusqu'à terre !
 Il s'immisçait dans sa boue.
 Il ne resplendissait pas dans un ciel blanc...